



# Henriette-Anne d'Angleterre

Belle-sœur de Louis XIV

CHRISTIAN BOUYER

Pygmalion

Extrait de la publication



HENRIETTE-ANNE  
D'ANGLETERRE

## DU MÊME AUTEUR

- Michel Particelli d'Émery, surintendant des finances*, Micro-éditions universitaires, Hachette, Paris, 1974.
- Le folklore du boulanger*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1983. Réédition, L'Harmattan, Paris, 2005.
- Présentation et préface des *Mémoires de la duchesse de Montpensier*, deux volumes, Librairie Fontaine, Paris, 1985.
- Le passeur de la liberté* (roman), Lieu commun, Paris, 1989.
- Les hommes d'argent : Histoire des grandes fortunes de France du XVII<sup>e</sup> siècle à 1914* (essai), Olivier Orban, Paris, 1990. Réédition, L'Harmattan, Paris, 2004.
- Dictionnaire des reines de France*, Perrin, Paris, 1992 ; réédition, Perrin, Paris, 2001.
- Histoire du papier*, Brépols, Turnhout, Belgique, 1994.
- Les grands discours républicains*, en collaboration avec René Ponthus, Le Cherche-Midi, Paris, 1998.
- Gaston d'Orléans, séducteur, frondeur et mécène*, Albin Michel, Paris, 1999. GLM, 1999.
- Présentation et commentaires des *Portraits littéraires de la duchesse de Montpensier*, Séguier, Paris, 2000.
- Louis XIII : le sceptre et la pourpre*, Tallandier, Paris, 2001.
- La duchesse de Chevreuse*, Pygmalion, Paris, 2002.
- Le duc d'Orléans*, Pygmalion, Paris, 2003. GLM, 2003.
- La grande aventure des écoles normales d'instituteurs*, Le Cherche-Midi, Paris, 2003.
- La Grande Mademoiselle*, Pygmalion, Paris, 2004.
- Le Secret des Rois de France, de Hugues Capet à Louis-Philippe I<sup>er</sup>*, avec Pierre Copernik et Serge Cosseron, France-Loisirs, Paris, 2004.
- Au temps des Isles*, Tallandier, Paris, 2005. GLM, 2005.
- La Princesse Palatine*, Pygmalion, Paris, 2005. Prix Hugues Capet, 2005.
- Louis XIII, la montée de l'absolutisme*, Tallandier, Paris, 2006. GLM, 2006.

CHRISTIAN BOUYER

HENRIETTE-ANNE  
D'ANGLETERRE

*Belle-sœur de Louis XIV*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2006 Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN : 978-2-7564-0002-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Henriette n'était que bienveillance. [...] Elle fut toute douceur et lumière, sympathique pour tous, bonne même pour ses ennemis. [...] Elle avait l'attrait singulier de ceux qui ne doivent pas vivre. »  
Jules Michelet, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1859.

« On dirait qu'elle demande le cœur. »  
Anatole France

« Elle vous prend d'abord, vous entraîne, vous tue ; vous pille jusqu'à l'âme, et puis après, sans être émue, vous laisse là. »  
Benserade, *Ballet des muses*.

« Il y avait je ne sais quoi d'impérieux sous l'affabilité de Madame, et dans son désir de plaire, un goût très vif de domination. »  
Brunetière

« Je n'ai aimé Madame que quinze jours. »  
Philippe d'Orléans





## INTRODUCTION

En 1661, Henriette-Anne d'Angleterre devient, à dix-sept ans, duchesse d'Orléans et troisième dame de la cour de France par son mariage avec Monsieur, frère de Louis XIV. Contrairement à beaucoup d'Altesses royales, elle n'est pas une inconnue pour les lecteurs passionnés d'histoire. Dans sa courte existence, aux prises avec un destin tragique, un témoin oculaire s'est trouvé sur son chemin. Il s'agit de Bossuet. En quelques heures, sous les voûtes de la basilique de Saint-Denis, le prestigieux prélat a métamorphosé une vie fastueuse en légende.

Qui ne se souvient de sa fameuse oraison funèbre prononcée le 21 août 1670 ? Le texte est devenu l'un des morceaux choisis les plus éloquents de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle. Des phrases qui, ciselées comme d'indicibles sentences, martelées à l'adresse d'un auditoire désabusé, mais chargées d'émotion et de ferme conviction, se sont, au détour de leurs envolées lyriques, figées comme un rempart contre l'oubli. Le 29 juin au soir : « Madame se meurt. » Le 30 au matin : « Madame est morte. » En une effroyable nuit, la mort a saisi la princesse qui vient juste d'avoir vingt-six ans.

Elle s'est crue empoisonnée, innocente victime des agissements meurtriers d'un quelconque mignon de son époux aux mœurs dépravées. Il n'en est rien. La maladie qui s'est ancrée depuis l'enfance dans son corps fragile a eu raison d'elle dans la beauté de l'âge. « Le matin, elle fleurissait avec quelles grâces. Le soir, nous la vîmes séchée. » Elle est partie en pleine jeunesse comme de nombreux membres de sa famille. À telle enseigne que d'aucuns n'hésitent pas à dénoncer la malédiction qui semble s'être emparée des descendants de l'infortunée Marie Stuart, qui a abandonné sous la hache du bourreau sa tête sur le billot, le 8 février 1587.

Henriette-Anne est le dernier enfant de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre en 1625, et d'Henriette-Marie de France. Elle est la petite-fille du Vert Galant béarnais, le bon Henri IV. Elle voit le jour en 1644, dans un climat déchaîné de guerre civile, à Exeter, cernée par les troupes du parlement, où sa mère est venue la mettre au monde avant de fuir, en catimini, vers la France. Princesse abandonnée dans le flot croissant des emportements politiques d'outre-Manche, la France la reçoit deux ans plus tard. « L'enfant de bénédiction » grandit dans cette terre d'accueil, dans la vicissitude et le dénuement, soumise aux humeurs changeantes d'une mère déconcertante et abusive.

1649. Charles I<sup>er</sup> est décapité à Whitehall. L'enfant n'est pas en âge d'apprécier la portée de l'événement en pleine Fronde française. Puis vient Chaillot. Le couvent. Ses petits bonheurs et ses contraintes, quand le corps et l'esprit s'ouvrent et acquièrent un peu de consistance. Épouser le beau cousin Louis XIV ? Pourquoi pas ? Elle doit se contenter du frère Philippe, personnage falot, léger, jouisseur et patachon. Entre le projet de son mariage et sa mort, dix ans à peine s'écoulent.

Si Henriette-Anne traverse ce temps comme un météore, elle est aussi l'astre éclatant de la cour. Le roi l'a voulu et sa volonté coïncide parfaitement avec les désirs de la princesse. Adulée par la jeunesse dorée éprise de plaisirs, Madame donne libre cours à ses envies, à ses audaces, à ses outrances. Elle en paye le prix fort auprès de son époux réfugié dans une jalousie morbide et qui, pour l'humilier, l'engrosse une fois

## *INTRODUCTION*

l'an. La princesse lutte avec l'appui inconditionnel de Charles II.

Entre ballets grandioses et maladies à répétition, la « chère Minette » devient le trait d'union, le lien, le fil des relations entre le Stuart et le Bourbon. Dans l'évanescence de sa courte existence, un ultime hommage lui est rendu. Celui d'avoir conclu, par le traité de Douvres, l'alliance entre les deux royaumes si longtemps empêtrés dans des luttes fratricides. Las. Elle n'en connaîtra pas les lendemains qui chantent. Dans la chaleur de l'été, le destin interrompt sa marche en avant. La petite princesse anglaise passe en quelques heures de vie à trépas. Il n'en faut pas plus pour que la légende s'en empare.



Première partie

« UNE PRINCESSE SI DÉLAISSÉE »



# I

## L'ÉPOUSE DU ROI STUART

Le 14 mai 1610, le poignard de Ravallac fait passer, incontinent, le bon roi Henri IV de vie à trépas. Son épouse, Marie de Médicis, sacrée la veille à Saint-Denis, est en charge de la régence. Louis XIII est un enfant de neuf ans. La Florentine têtue et bornée qui revêt les habits du pouvoir n'échappe pas à l'emprise de ses favoris italiens, la Galigäi et Concini.

Malgré les difficultés intérieures, inhérentes à son manque évident d'expérience politique, une idée l'obsède : assurer l'établissement de ses enfants. Ses sentiments sont favorables au pape et au roi d'Espagne. On comprend aisément que ses regards se tournent vers la cour de Madrid. Des négociations au plus haut niveau sont ouvertes dès le couronnement de Louis XIII à Reims. Le 22 janvier 1612, elles aboutissent à un double projet de mariage. Louis épousera l'infante Anne d'Autriche, et le prince des Asturies, le futur Philippe IV, la princesse Élisabeth de France. Les noces royales se déroulent à Bordeaux à l'automne de 1615<sup>1</sup>.

Henri IV avait promis Élisabeth à Victor-Amédée, héritier

---

1. Celles d'Élisabeth par procuration, le 18 octobre et celles de Louis XIII le 28 novembre.

de Savoie. Qu'importe ! Il s'unit à la cadette, Chrétienne, désignée aussi Christine, en 1619. Il reste Gaston et Henriette-Marie<sup>1</sup>, troisième fille du Béarnais.

Henriette-Marie est née au Louvre le jeudi 26 novembre 1609. Elle a peu connu son père, disparu six mois après sa venue au monde. Aussitôt conduite au Château-vieux de Saint-Germain, elle intègre « le troupeau du Vert Galant » dirigé d'une main ferme par Madame de Montglat et le médecin du dauphin, Héroard.

À côté des enfants légitimes, on trouve les Vendôme : César, Alexandre et Catherine-Henriette, enfants de Gabrielle d'Estrées ; deux bâtards, issus des amours d'Henri IV et d'Henriette d'Enragues : Gaston-Henri, marquis de Verneuil, que le dauphin appelle « fêfé-Verneuil », et sa sœur, Gabrielle. Le petit comte de Moret, fils de Mlle du Bueil y tient aussi son rang<sup>2</sup>. Une fille de France porte le titre de Madame. Compte tenu de son rang de naissance, Henriette-Marie est désignée affectueusement « petite Madame » après les mariages de ses deux sœurs aînées.

Le 24 avril 1617, sous l'impulsion de Luynes, Louis XIII fait assassiner Concini par son capitaine des gardes, Vitry. « À cette heure, je suis roi », s'exclame-t-il. La reine est exilée à Blois<sup>3</sup>. Léonora Galigaï est décapitée en place de Grève le 8 juillet. Louis garde ses frères et sœurs auprès de lui au Louvre<sup>4</sup>. La séparation avec la mère est sans doute pénible pour les enfants royaux qui n'en saisissent pas le sens. Mais cette circonstance n'en fait pas les otages d'un frère aîné.

Depuis sa naissance, il est prévu qu'Henriette-Marie devienne reine d'Angleterre. Ces unions au berceau ne sont pas rares, même si peu se concrétisent. Après bien des péripéties, celle-ci va aboutir, non sans mal. Pendant douze ans des négociations ont lieu, entrecoupées par de longues

---

1. Gaston, futur duc d'Orléans, épouse Marie de Montpensier en 1626 à Nantes. Notons que le sixième enfant, Nicolas, né en 1607, est mort en 1611.

2. Seuls les deux enfants de Charlotte des Essarts ne sont pas élevés avec le dauphin.

3. Richelieu la suit dans son exil.

4. En 1617, il y a Chrétienne, Gaston et Henriette-Marie.



périodes de silence. On a craint le pire lorsqu'en 1623 le prince de Galles a fait le voyage de Madrid avec Buckingham. Le projet espagnol n'aboutit pas et la diplomatie française s'active.

En l'occasion, le rôle du duc de Chevreuse est primordial. Ce dernier est bien en cour à Londres. Le roi Jacques I<sup>er</sup> le lui rappelle le 24 juillet 1623 : « Nous ne savons si nous devons plus priser la constance de votre affection ou la bonté et franchise de votre contribution en faveur de cette négociation si nécessaire pour la chrétienté ; si propre pour les deux couronnes, si égale pour les personnes. »<sup>1</sup>

De son côté, le prince de Galles manifeste de l'intérêt pour le mariage : « Vous êtes mon ami et journellement vous m'en rendez des témoignages [...] je serai plus aise de recevoir cette douce princesse de vous comme son conducteur que d'une autre personne que ce soit. »<sup>2</sup> Buckingham se montre aussi très empressé. La différence de religion pose problème, l'héritier du trône étant anglican. Une demande d'autorisation est formulée à Rome. À Paris, les dévots accueillent avec bienveillance cette alliance. Pour eux, la présence à Londres d'Henriette-Marie ne peut qu'être bénéfique pour les catholiques anglais. Au point que certains lui assignent une mission évangélique.

En février 1624, deux diplomates anglais, lord Kensington, comte de Holland, et le comte de Carlisle arrivent à Paris pour accélérer les discussions<sup>3</sup>. Holland plaît à la reine et séduit rapidement la duchesse de Chevreuse qui devient sa maîtresse. Madrid voit ces pourparlers d'un mauvais œil et Mirabel, son ambassadeur en France, ne retient plus sa colère. Le principal ministre Olivares se fait menaçant : « Si le pape accorde la dispense, nous enverrons une armée à Rome et nous mettrons à feu et à sang le patrimoine du Saint-Siège. » Cela ne sera d'aucun effet.

---

1. Bouyer (Christian), *La duchesse de Chevreuse*, Pygmalion, Paris, 2002, p. 47.

2. *Ibidem*.

3. En mai, Richelieu revient au conseil et souhaite que Jacques I<sup>er</sup> prenne des mesures en faveur des catholiques.

En janvier 1625, le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, rapportera de Rome la dispense officielle, signée d'Urbain VIII. Le 12 décembre 1624, le contrat de mariage est ratifié à Cambridge par Jacques I<sup>er</sup> et le prince de Galles. Parmi les dispositions, celles touchant à la religion d'Henriette-Marie sont clairement énoncées. La future reine jouira, bien sûr, de sa liberté de culte. Elle aura en charge l'éducation de ses enfants jusqu'à l'âge de treize ans. En quelque lieu où se trouvera la reine, une chapelle sera ouverte pour les catholiques anglais. La maison qui lui sera constituée ne comprendra pas moins de vingt-huit religieux. Ultime faveur obtenue : les catholiques anglais emprisonnés seront libérés.

Le prince Charles devait venir chercher son épouse. Mais, le 27 mars 1625, Jacques I<sup>er</sup> décède<sup>1</sup>. Devenu « roi d'Angleterre, d'Écosse, de France et d'Irlande », Charles I<sup>er</sup> renonce au déplacement. La disparition de celui qui devait être son beau-père ne semble pas affecter Henriette-Marie outre mesure. Selon les *Mémoires* du premier valet de chambre d'Anne d'Autriche, La Porte, « Madame ne fut pas longtemps à se consoler de cette perte [...] un royaume qui lui donnait cette mort valait bien un beau-père, outre qu'il n'est pas permis aux personnes de condition de s'affliger longtemps. »<sup>2</sup>

Pour les fiançailles et le mariage par procuration, Charles I<sup>er</sup> est représenté par le duc de Chevreuse. Les premières ont lieu le 8 mai 1625 au matin. Le cérémonial, comme d'habitude, est bien réglé. Dans la chambre de Louis XIII, la famille royale, les princes du sang, de nombreux grands seigneurs et les ministres sont rassemblés. Ils attendent l'arrivée de Chevreuse que les deux diplomates anglais et plusieurs gentils-hommes sont allés chercher. D'Aligre, chancelier de France, donne alors lecture du contrat de mariage qui est ensuite signé par Louis XIII, Henriette-Marie, Marie de Médicis, le duc de Chevreuse et les ambassadeurs anglais. Les fiançailles sont

---

1. Peut-être de la fameuse maladie des Stuarts, la porphyrie. Ses funérailles ont lieu le 7 mai.

2. La Porte (Pierre de), *Mémoires*, Genève, 1756.

ensuite bénies par le cardinal de La Rochefoucauld, grand aumônier de France.

Vêtue d'une « robe de toile d'or et d'argent à fleurs de lys », portant diamants et pierres précieuses, la fiancée qui laisse percer son bonheur est ravissante. Le mariage par procuration se déroule trois jours plus tard, le dimanche 11 mai, à Notre-Dame de Paris. La cour souhaite qu'il soit l'objet de magnificence et se déroule dans la liesse populaire. La cathédrale est décorée par les plus magnifiques tapisseries que l'on est allé choisir dans les collections royales. Compte tenu de la religion du souverain anglais, le mariage est célébré à l'extérieur, sur le parvis, où une vaste estrade, ou échafaud, a été dressée.

Depuis neuf heures du matin, la future mariée a rejoint La Rochefoucauld à l'archevêché. La cérémonie s'annonce fort longue. À onze heures, les ambassadeurs anglais se rendent en carrosse à l'hôtel de Chevreuse, rue Saint-Thomas-du-Louvre, afin de conduire le duc auprès d'Henriette-Marie. Les portes de Notre-Dame sont alors ouvertes aux nombreux invités admis à suivre la messe nuptiale. Hormis des grands seigneurs, on trouve les membres du gouvernement, ceux des cours souveraines : parlement, chambre des comptes, grand conseil, en belle tenue ; ainsi que l'université, le prévôt des marchands et les échevins de l'Hôtel de Ville. L'ensemble est régi par le système complexe du rang et des préséances.

On reste confondu devant l'extrême patience des participants et de la foule énorme qui suit l'événement. Vers seize heures trente, Louis XIII, « entouré d'une pléiade de courtisans, princes et princesses, ducs et pairs, vient chercher sa sœur pour la conduire à l'estrade ». Entre l'archevêché et le parvis, le cortège se constitue. En tête : le grand maître de la maison du roi et le grand maître des cérémonies. Ils sont suivis par le duc de Chevreuse, « vêtu d'un costume de drap et de toile noire et d'une écharpe couverte de roses de diamants et une tunique de velours noir », et par les ambassadeurs anglais.

Derrière avancent « le capitaine de la porte du Louvre, les cent Suisses, des gardes du corps, des hautbois, tambours et trompettes, les chevaliers du Saint-Esprit, sept hérauts d'armes,

trois maréchaux de France, les ducs et pairs, des princes et Louis XIII, revêtu d'un habit brodé d'or et d'argent, tenant par la main Henriette-Marie que Gaston, duc d'Anjou, tenait de l'autre main »<sup>1</sup>.

Dans son manteau de cour en velours violet fourré d'hermine, Henriette-Marie est resplendissante. Sa traîne est portée par les princesses de Condé, de Conti et la comtesse de Soissons. La reine mère et Anne d'Autriche suivent la fiancée, précédant la duchesse de Chevreuse parée d'une magnifique robe dont la traîne est soutenue par un écuyer.

Devant l'estrade, Henriette-Marie est remise au duc de Chevreuse. La Rochefoucauld bénit le mariage, puis l'ensemble des participants pénètre dans la cathédrale vibrant au son des orgues. Chevreuse et les ambassadeurs anglais, qui ne peuvent assister à la messe, quittent le chœur. Ils reviendront quérir la mariée l'office terminé pour la conduire à l'archevêché où un grand festin achève les cérémonies.

Louis XIII se tient au centre de la table royale. Marie de Médicis, Anne d'Autriche et Gaston, duc d'Anjou, prennent place à sa droite. À sa gauche, s'assoient la mariée, le duc de Chevreuse, les ambassadeurs anglais et Marie de Chevreuse. Selon la tradition, de grands seigneurs servent le repas à la famille royale.

Particulièrement friands de ce genre de festivités où la monarchie montre sa splendeur, les Parisiens ne boudent pas leur plaisir. L'enthousiasme est éclatant, bruyant, communicatif. Des feux de joie illuminent les berges de la Seine. La foule se presse place de Grève où des tonneaux de vin ont été mis en perce. Elle s'anime une grande partie de la nuit, ponctuée de tirs de canon. Dans l'allégresse générale, la reine mère n'est pas la moins euphorique. Son palais du Luxembourg est achevé et elle est fière, le 16 mai, d'inaugurer la galerie peinte par Rubens, qui, en vingt-quatre tableaux, représente « l'histoire de Marie de Médicis »<sup>2</sup>.

---

1. Bouyer (Christian), *La duchesse de Chevreuse*, Pygmalion, 2002, p. 49.

2. Le palais a été construit entre 1612 et 1623 par Salomon de Brosse.